JEAN DE CALAIS

G. Maugard - Contes des Pyrénées - Ed Érasme - p 56

IL y avait une fois, dans un petit village, un enfant que ses parents nommèrent Jean, mais on l'appela communément Jean de Calais lorsqu'il devint jeune homme.

Il était laborieux et, avec zèle, aidait son père dans son métier. A vingt ans, il résolut de faire son tour de France.

- Comme les autres garçons de mon âge, disait-il à ses parents qui ne voulaient pas le laisser partir, je veux me dégourdir en voyant du pays. Au revoir, au revoir, je pars!

Sa résolution était ferme. Son père lui donna quelque argent. Aussitôt, Jean de Calais se mit en route pour gagner la capitale. Il avait marché quatre, cinq jours lorsque, à l'entrée d'un petit village au nom inconnu, il passa devant un tas de fumier malodorant, sur lequel bourdonnait un essaim de mouches autour d'un cercueil. Jean de Calais fut fort étonné d'une telle rencontre. Il avisa quelques personnes et leur demanda si c'était la coutume en ce pays d'exposer ainsi les cercueils.

- Depuis plus de mille ans, lui fut-il répondu, on expose sur le fumier les cercueils de ceux qui sont morts sans avoir pu payer leurs dettes. Tous les morts de la famille sont exposés de même, tant que celle-ci n'a pas remboursé la somme due ; vienne à mourir quelqu'un, on ne l'enterre pas, c'est une loi inexorable.

Il leur demanda alors où était la maison du mort et s'y rendit. Il pria les parents de lui dire combien ils devaient.

Ils étaient très étonnés de voir un étranger s'intéresser à leur malheur. Ils avaient honte et pleuraient. Mais Jean de Calais les mit à leur aise.

- Avec le temps tout s'arrangera, mais on ne peut laisser le mort sans sépulture.

Ils avouèrent qu'ils devaient trente écus et qu'ils auraient bien de la peine à les économiser en un an. Jean de Calais tira de sa poche cinquante écus.

- Voici de quoi payer vos dettes et les frais de l'enterrement.

- Vous avez soif, jeune homme? lui demanda-t-on.

- Point du tout, je vous remercie.

Il repartit aussitôt vers la ville. Le lendemain, on porta le mort au cimetière.

A la ville, notre garçon se loua chez un riche marchand dont il fit prospérer les affaires, tant il montra d'ardeur, d'habileté et d'honnêteté dans son nouvel emploi. Il avait l'affection de son maître et de tous. Le marchand voulait s'attacher pour toujours ce zélé serviteur en lui donnant sa fille en mariage. Bon garçon vaut mieux que riche dot.

- Jean, j'aimerais que tu deviennes mon gendre.

- C'est à votre fille de choisir, maître.

Le marchand avait une fille unique qu'il désirait garder à la maison. La demoiselle était belle et chaste. Elle avait dix-huit ans. Cependant Jean de Calais s'était pris d'amitié pour un jeune homme de la ville. Il ignorait que son ami convoitait la belle héritière, mais celle-ci n'en voulait à aucun prix. Peu de temps après, Éros s'étant mis de la partie, Jean obtint la main de la jeune fille. Le jour des noces fut fixé. Le fiancé, garçon candide, invita son ami, le jaloux. Après le repas de noces, celui-ci proposa un petit tour dans la campagne pour prendre l'air.

Ils suivirent tous deux la rivière. Soudain, le faux ami, qui observait son rival du coin de l'œil, le poussa dans le courant.

L'eau l'entraîna aussitôt. Le prétendant, débarrassé de l'époux, revint seul vers la ville. Et tous de rechercher Jean de Calais.

Pourtant celui-ci ne s'était pas noyé, mais ce qui lui arriva ne valait guère mieux. Les flots l'avaient emporté loin, très loin sur la mer. Il s'épuisait à nager quand il entrevit à fleur d'eau un rocher où il put se cramponner. Les forces lui revenaient peu à peu, mais comme il ne voyait autour de lui que le ciel et l'eau, il comprit qu'il lui faudrait mourir là. Désespéré, il se mit à pleurer.

- Quelle malchance! Pourquoi a-t-il fallu qu'un si grand malheur m'arrive au jour de mon mariage?

Il gémissait sur son triste sort. La nuit tombait sur Jean de Calais, seul entre ciel et mer. Tout à coup, un oiseau se vint poser sur le rocher: c'était un corbeau.

Le jeune homme lui dit :

- Pauvre corbeau, je ne veux pas te tuer ; d'ailleurs je n'aurais pas la force de te manger. Il vaut mieux que j'abrège ma souffrance. Vis, toi qui peux vivre.

Et il se remit à pleurer. Alors le corbeau lui parla ainsi :

- Ne pleure pas et surtout ne désespère pas. Je ne te laisserai pas mourir de faim sur ce rocher. Chaque jour, je t'apporterai de la nourriture.

- Eh bien! lui répondit le pauvre garçon, fais de ton mieux, corbeau ; tu le vois, je suis entièrement à ta merci. Marié de ce jour, je me vois, au soir de mes noces, abandonné entre ciel et onde. Quel triste destin que le mien!

- Que veux-tu, il ne sert à rien de pleurer. Il faut prendre ton parti de cette existence solitaire et garder quelque espoir.

Dans la ville, cependant, la nuit venue, chacun cherchait le gendre du marchand. On questionna une foule de gens, on fouilla partout. Pas de traces du disparu. La pauvre épouse, à qui arrivait un tel malheur au jour des noces, versait des torrents de larmes (1). Ses parents essayaient bien de la

(1) se charpaba de plorar.

consoler, lui disant qu'il reviendrait sans doute. Des mois passèrent, il ne reparut point. On le crut mort. Seule, sa femme continuait à entretenir l'espoir qu'il n'était point définitivement disparu. On lui disait :

- Ne pensez plus à lui, vos larmes ne le ressusciteront point.

Elle répondait inlassablement :

- Non, non, quelque chose en moi me dit qu'il n'est pas mort et que je dois l'attendre.

Deux ans passèrent. On la pressa de chercher un autre mari. L'assassin de Jean de Calais lui faisait une cour assidue, lui répétant qu'elle était veuve à coup sûr, que ses parents étaient sur le sentier de la vieillesse, qu'ils avaient besoin d'aide et de petits soins, que sais-je encore!

Elle s'obstinait à répéter :

- Il reviendra!

Après six ans, il n'était pas de retour. Au bout de sept ans, elle consentit à se laisser marier. On fixa le jour des noces.

Pendant ce temps, le corbeau n'avait pas manqué à sa parole et ne laissa pas mourir de faim le pauvre bougre retiré sur la pointe de son rocher. Chaque jour,

l'oiseau lui apportait une ration de vivres. Jean de Calais montrait fermeté et patience en présence de son protecteur, mais lorsque s'envolait l'animal nourricier, il se prenait à pleurer comme un enfant, tendant les mains vers le lointain rivage. L'homme n'était plus qu'une épave, à la pluie et au vent, ses habits tombaient en lambeaux. Barbe hirsute et haillons. Depuis sept ans, il n'avait cessé de mouiller le rocher de ses pleurs.

Sur ce, vint le jour du remariage. Le corbeau fut à la roche plus tôt que d'habitude.

Jean de Calais manifesta sa surprise :

- Je ne t'attendais pas si tôt.

- En effet. Sais-tu la nouvelle?

- Comment pourrais-je ici savoir la moindre chose?

- Ta femme convole en justes noces.

- Quoi donc? Tu m'accables d'un nouveau malheur?

- Que donnerais-tu pour assister aujourd'hui même à cette noce?

- Corbeau, je suis une âme perdue, laisse-moi mourir de faim désormais.

- Écoute-moi, c'est ton ami, ton assassin plutôt, qui épouse ta femme. Viens donc assister à la fête. Je suis certain que tu coucheras ce soir avec ton épouse.

- Corbeau, ne plaisante pas.

- Je me charge de te porter là-bas. Mais auparavant, j'exige un contrat, donnant donnant. Je veux ta parole et je n'admettrai aucune défaillance dans l'exécution de ta promesse. Voici: au bout d'un an et d'un jour à compter d'aujourd'hui, tu me donneras la moitié du fruit que ta femme portera.

- Je suis obligé d'accepter, corbeau: tu as tant fait pour moi déjà!

- En ce cas, assieds-toi sur mon dos, à la racine des ailes. Ne crains rien, je te déposerai sur la terre ferme.

Jean de Calais ne croyait pas vraisemblable qu'un corbeau le pût enlever dans les airs. Comme il hésitait à enfourcher l'oiseau :

- Sois sans crainte, compte sur moi.

D'un seul coup d'aile, le corbeau alla le déposer sur une muraille, dans la ville.

- Maintenant, lui dit son compagnon, va à la maison de ta femme. Tu y trouveras le chien que tu y as laissé. Il aboiera et à sa voix chacun se lèvera de table.

Sur ce, il disparut dans l'azur.

***

Évidemment, lorsque Jean de Calais arriva devant la porte de sa maison, le chien se mit à aboyer et à gambader autour de lui en signe de joie. Il le caressa. L'animal rentra pour annoncer la bonne nouvelle aux convives. La vieille servante sortit la première et reconnut aussitôt son maître. Elle courut alerter sa maîtresse :

- Madame, votre premier mari est de retour (1). Celle-ci se précipita vers la porte, reconnut l'arrivant malgré son piteux état et lui sauta au cou.

- Comment? je t'ai pleuré sept ans. Où étais-tu, rôdeur? Il mit tout le monde au courant de l'attentat. Le beau-père s'en prit aussitôt au rival décontenancé.

- C'est donc toi qui as jeté mon gendre à l'eau? Tu mourras aujourd'hui même.

On dressa un bûcher et le coupable fut brûlé sur-le-champ.

Jean de Calais fit bombance puis dormit avec son épouse. Pourtant, le mari, après les premières joies du retour, ne paraissait pas content. Sa femme lui demandait tendrement :

- N'es-tu pas heureux ici? Tu as encore du chagrin?

Je t'ai pleuré et te suis restée fidèle sept ans. Tu es choyé ... Mais qu'as-tu donc, mon chéri?

(1) En français dans le conte, politesse exige.

- Tu es la meilleure femme du monde.

- Alors?

Cette interrogation n'amenait point de réponse, car il ne pouvait avouer à quiconque le pacte horrible conclu avec le corbeau. Il alléguait ses souffrances antérieures et la difficulté de s'adapter à une meilleure existence.

***

Au bout de quelque temps, ils eurent un fils. Sa femme était au comble de la joie et lui plus triste que jamais, l'esprit accablé par l'engagement imposé par le corbeau. Il acceptait volontiers de tuer son enfant, mais il n'était pas à lui seul. Sa femme serait inconsolable. Le bébé croissait et faisait la joie de la maman. Il avait déjà trois mois.

Une année et un jour s'étaient écoulés, il lui fallait s'armer de courage, prendre un couteau de boucherie et partager en deux le nouveau-né, pour eux l'être le plus précieux au monde. Le corbeau arriva au jour dit et se posa en dehors sur la fenêtre. Jean de Calais alla ouvrir aussitôt, prit le bébé qui dormait dans son

berceau et le mit sur la table. Il leva le coutelas, fixant des yeux 1' endroit où il frapperait. Mais voici que l'oiseau vint brusquement se placer sous la lame, sauvant ainsi l'enfant.

- Pas si vite! Que fais-tu là, malheureux père?

- Ce qui a été convenu entre nous sur le rocher.

- Tu n'y penses pas. Pose ce couteau, mon ami. Je vois que tu es loyal autant que bon. Ce que tu appelles ta dette, tu l'as déjà acquittée. C'est moi qui étais ton débiteur et sur le rocher je n'ai payé que mon dû. Te souviens-tu du jour où, passant dans un village, tu vis un cercueil exposé sur un tas de fumier? Tu as donné aux parents du mort l'argent qui leur manquait. Grâce à toi, le mort fut inhumé. C'est moi qui étais dans le cercueil. Adieu! Je souhaite que ton fils grandisse et qu'il continue à faire tout votre bonheur. N'oublie pas que les bienfaits ne sont jamais perdus.

Jean de Calais et sa femme devaient, à partir de ce jour, connaître un bonheur sans mélange. Pour commencer ils donnèrent une grande fête. Ce fut un repas merveilleux.

Je me trouvais pour lors dans les environs, mais on ne daigna pas m'inviter.

Je repartis dare-dare.

Je passe par mon pré,

Mon conte est terminé.

Conté par mon père. Noté en décembre 1937.

Jean de Calès

« Jean de Calès » fait partie d'une série de vingt contes populaires que le « Groupe Audois d'études folkloriques » publiera prochainement sous le titre « Contes magiques des pays de l'Aude ». Sur le personnage même de Jean de Calès, nous ne savons rien d'autre que ce que nous en apprend la présente histoire qui porte son nom. Il ne figure pas dans les divers récits que nous avons pu recueillir, bien que les mythes auxquels il se trouve mêlé, reparaissent souvent dans le Folklore universel. Et son nom est plein de mystère. Faut-il lire « Jean de Calais ? dans ce cas, que vient faire ici Calais ? Ne s'agirait-il pas, plus simplement, de quelque Jean fabuleux, sorti de Cazalrenoux (Aude) : Calès étant le surnom que les habitants de Cazalrenoux donnent eux-mêmes à leur village ? La question est insoluble et n'a d'ailleurs pas grande importance. Et quoi qu'il en soit, le conte dont « Jean de Calès » est le héros, ne laisse pas d'être fort intéressant à bien des égards.

C'est un principe de morale ou plutôt un impératif social qui en fait le fond : « Il faut payer ses dettes ». Tous ceux qui enfreignent cette loi sont menacés d'un châtiment qui les frappe jusque dans la mort. Non seulement « Jean de Calès » prend à sa charge les dettes d'autrui, mais encore, pour s'acquitter envers un corbeau magicien des obligations qu'il lui a, il est prêt à sacrifier son propre fils. Morale extrêmement dure qui porte évidemment l'empreinte du christianisme le plus rigoureux, celui qui se ressent encore des terreurs de la Bible. Le sacrifice que le corbeau attend de Jean de Calès ressemble beaucoup à celui que Dieu exigea d'Abraham pour l'éprouver. Et dans notre conte, comme dans la Bible, la victime est sauvée juste au moment qu'elle va périr : c'est-à-dire quand la « bonne volonté » du sacrificateur s'est suffisamment déclarée. Mais si l'on observe, en outre, que l'immolation du premier né apparaît à Jean de Calès comme la condition de son bonheur à venir, on est tenté d'en aller chercher plus loin la signification magique, par exemple dans les coutumes des anciennes peuplades ibériennes, qui, dans l'Aude même, sacrifiaient parfois leurs enfants nouveau-nés à quelque divinité inconnue, ainsi qu'en font la preuve les petits squelettes que l'on découvre encore dans leurs « oppida », sous le sol des cabanes ruinées.

Le corbeau est-il cette divinité inconnue à laquelle il fallait acheter ainsi le bonheur ? Nous ne le pensons pas. Le corbeau se donne pour l'esprit du mort « qui était dans le cercueil ». Vestige d'une antique croyance en la Métempsychose. Mais ce mort qui, somme toute, est bienveillant, ou qui ne montre une apparente cruauté que lorsqu'il lui faut éprouver le courage moral du héros, tout nous porte à croire qu'il a dû être à l'ori-

gine, une sorte de vampire. Il représente la dernière incarnation — purifiée, il est vrai, invertie, par l'idéologie chrétienne — de ces terribles morts qui tourmentaient les vivants, non pas certes pour les « éprouver » mais pour se venger sur eux de n'être plus de leur monde, et à qui il fallait sacrifier *réellement* ce que l'on avait de plus cher, si l'on voulait se ménager sur cette terre une vie acceptable. Tout se passe, dans le Folklore, comme si les morts, ennemis des mortels, étaient devenus, peu à peu, les juges, *acceptés par la conscience morale*, des épreuves auxquelles il faut que le juste se soumette. Ou, si l'on préfère il semble que ce soit une loi de l'imagination populaire qu'elle finisse toujours par transformer les puissances occultes qu'elle concevait d'abord comme *essentiellement mauvaises et cruelles* en des entités *essentiellement bonnes et compatissantes* qui ne gardent de leur première origine qu'une singulière propension à « *mettre à l'épreuve* » la *bonne volonté* de l'homme.

Jan de Calès

Conte populaire recueilli par M. Gaston Maugard de la bouche de M. J... M... de Puivert (Aude)

I avió un cop un ome e uno fenno qu'agègoun un goujat e l'apelègoun Jan. Aqueste goujat venguèc grand e tout le mounde n'en fasió que Jan de Calès. Ero pla vailhent, que trabalhavo pla e agedavo soun paire que fasió soun mestié dins un pichou vilatge.

Quand avancèc de vint ans, Jan de Calès s'en voulguèc anà fai soun tour de Françe e sous parents ba voulión pas. Elh lous i dièc que cado goujat quand avió vint ans se'n anavo fai soun tour e que sans aquo èro pas abiaissat. Jeu voli fa coumo les autres. Resoulgut de se'n voulé ana, soun paire i dounèc argent e alavetz se metec en cami capo la capitalo. Caminec pendent quatre ou cinc jouns; en dintrat dins un pichou endreit que'n sabió pas le noun vegèc un fumouriè e sus aqueste mount de fens i avió uno caisho de mort. Tout susprès de vese parètho

---

Il y avait une fois, dans un petit village, un enfant auquel ses parents avaient donné le nom de Jean, mais que tout le monde n'appela plus que Jean de Calès, dès qu'il fut devenu un homme. Il était vaillant et travaillait avec ardeur pour aider son père dans le métier qu'il exerçait. A vingt ans, il lui prit envie de faire son tour de France : « Comme tous les autres garçons de mon âge, disait-il, à ses parents qui ne voulaient point le laisser partir, je veux me dégourdir en voyant du pays ». Son père finit par se laisser convaincre et lui donna même quelque argent. Aussitôt, Jean de Calès se mit en route pour gagner la capitale. Il avait marché pendant quatre ou cinq jours quand

causo, marchèc un chic mès e talhèu que vegèc mounde pr' aqui lous i demandèc coussi aravo qu'i agèsse uno modo dins aquel pais de disha las caishos atal. — Ah ! mès sabètz pas qu'aci es de modo, desempèi mil' ans a mèmorio de vielhis, de pausà sus un fumourié sanse las enterrà las caishos de morts que soun membres de las familhos endèutados. Tant que les parents an pas pagat le degut, arribo un malur, le mort l'enterran pas. En aquo digus i descapo pas.

Elh lous i dièc qu'i ensennessoun l'oustal das parents del mort e i anèc tout dreit. Alavetz lous i demandèc quand es que devión. Aquel mounde suspresis de vese qu'un encounescut lous i dièsse aquò, ba vouliòn pas dire per vergounho e plouravoun. Les preguèc de parlà francoment, qu'aquelho causo arribavo a tout le mounde e qu'aquelo caisho poudiò pas demourà atal sanse enterrà. Respoundègoun que devión trento escuts e qu'en pla estalvian les pouirión tournà al cap d'un anh al pus lhèu. Jan de Calès metèc la ma a la pocho, tirèc cinquanto escuts : « aqui avètz ço que vous cal per pagà le deute e toutis las falsos despensos de l'enterroment, e se'n anèc sanse mès arrestà capo la vilo. Le lendemà, le paure mort de la caisho de sul fens fousquèc pourtat al cementeri. Arribat a la vilo, le goujat se louguèc encò de marchands afourtunats que tenión un fort coumèrce. Le biais, l'ounestetat del nouvèl vergui fasquègoun lhèu creishe al double l'afà del siu patrou. Toutis èroun countents d'elh. Le mèstre

---

il arriva dans un village à l'entrée duquel il y avait un tas de fumier et sur ce tas de fumier : un cercueil. Jean de Calès fut fort surpris de voir pareille chose. Avisant des personnes qui se trouvaient là, il leur demanda si c'était la mode, dans leur pays, de laisser ainsi les cercueils à l'abandon. « Depuis plus de mille ans, lui fut-il répondu, on expose sur le fumier, dans notre pays, les cercueils de ceux qui sont morts sans avoir pu payer leurs dettes. Tant que les membres de la famille endettée n'ont point remboursé la somme qu'ils doivent, ils ont la douleur de voir le corps de leur parent privé de sépulture. C'est une loi à laquelle, ici, on ne peut échapper ». Il leur demanda alors où était la maison du mort et il s'y rendit tout droit. Il pria les gens qui étaient là de lui dire, tout franchement, combien ils devaient. Ils étaient très étonnés de voir un étranger s'intéresser à leurs malheurs : ils avaient honte et ils pleuraient. Mais Jean de Calès les mit à l'aise en leur montrant qu'ils n'étaient point les seuls dans cette situation et que, de toutes façons, ils ne pouvaient pas laisser ainsi leur mort sans sépulture. Ils lui confièrent alors qu'ils devaient trente écus et qu'ils auraient bien de la peine à les trouver en un an. Jean de Calès fouilla dans sa poche, en tira cinquante écus : « Voici de quoi payer vos dettes et les frais de l'enterrement ». Et il repartit, se dirigeant vers la ville. Le lendemain, on porta le pauvre mort au cimetière.

A la ville, il se loua chez un riche marchand dont il fit prospérer les affaires par l'honnêteté et par l'habileté qu'il montrait dans son nouvel emploi. Tout le monde, chez le marchand, était

*qu'avió pòu qu'aquel * emplouiat * de prumièro le quitèsse, vouliò que se maridèsse en de la sivo filho, uno poulido persouno de des-e-beit ans.*

*Aqueste Jan de Calès s'ero fait un amic dins la vilo e se troubavo sans qu'elh ba sapièsse que'l siu amic èro justoment le siu rival; vouliò la filho del marchand, mès elho n'en vouliò pas entendre parlà d'elh. A qualque temps d'aqui, arribo un boun joun que le maridatge fousquèc * decidat *. Jan de Calès, sans mal voulè fai ni pensà envitèc le siu amic que n'ero jalous. Après le repaish de noços, soun amic l'envito a anà fai un tour deforo per se cambià de l'airo de la taulo.*

S'anègoun passejà le lounc del riu e le siu amic que'l guinhavo del cunh de l'elh, vegèc le moument ount l'autre s'i fisavo pas e le boutèc dins l'aigo. La forço de l'aigo l'emmenèc lhenc e le siu amic debarrassat de Jan de Calès se'n tournèc capo la vilo.

Jan de Calès s'ero pas negat coumo cresiò l'autre, mès i valiò pas mès per elh : le courrent se l'avió arroussegat lhenc, lhenc capo la mar, e en s'escanan de nedà aviò pouscut avege uno roucado que passavo just la nautou de l'aigo e quand se sièc rememouriat sus aqueste roc e que de toutos parts ne vegèc que l'aigo e le ciel se dièc : « Aqui, paure de tu, te cal mouri », e despouderat se metèc a plourà en dien : « Te calhó èstre al joun del mariatge per t'arriba un cop parèlh ! » E se dounavo a tout perdut. La neit veniò. Tout d'un cop un ausèl se venguèc pausà

---

fort content de ses talents. Aussi, le marchand, qui voulait s'attacher Jean de Calès, décida-t-il de lui donner sa fille en mariage. Elle était jolie et elle avait dix-huit ans.

Cependant, Jean de Calès s'était pris d'amitié pour un jeune homme de la ville dont il ne se savait pas le rival. Il ignorait que ce jeune homme était, lui aussi, amoureux de la fille du marchand, et qu'elle n'avait pas voulu l'épouser. Quelque temps après, le mariage fut décidé, et, sans arrière-pensée, Jean de Calès invita celui qu'il croyait être son ami et qui, en réalité, le haïssait infiniment, à assister à ses noces. Après le repas, ils allèrent faire un tour dans la campagne, pour prendre l'air. Ils passèrent le long d'une rivière. Soudain, le faux ami, qui observait Jean de Calès du coin de l'œil, saisit le moment où il ne se méfiait de rien pour le pousser dans l'eau. Le courant eut vite fait de l'entraîner. Et le faux ami, débarrassé de Jean de Calès, revint seul à la ville. Pourtant, Jean de Calès ne s'était pas noyé, mais ce qui lui arriva ne valait guère mieux. Les flots l'avaient emporté loin, très loin, vers la mer. Il s'épuisait à nager quand il entrevit un rocher à fleur d'eau, où il put se cramponner. Les forces lui revinrent peu à peu. Mais comme il ne voyait autour de lui que le ciel et l'eau, il se dit qu'il lui faudrait mourir là. Et, désespéré, il se mit à pleurer. « Malheureux, s'écria-t-il, il a fallu qu'un si grand malheur t'arrive le jour même de ton mariage ! » La nuit tombait : il avait envie de mourir. Tout à coup, un oiseau vint se poser sur le rocher, c'était un corbeau. Et Jean

sul roc : èro un courbas. E le malerous i dièc : « Paure courbas, te tuarei pas, quant te manjarió, n'alhoungarió que de qualquos ouros la mivo soufrenço. Viu, tu que podes », e se tournèc metre a plourà. E le courbàs commencèc de parlà e i dièc : « Vai, ploures pas. Es aci, es vertat, mès te dounes pas d'erro, ieu te disharèi pas mouri de talhent; cado joun te pourtarei ço que te cal per manja. — « E be, s'i diec le paure perdut, fas de toun mithou, courbàs, ieu, ba veses, te podi pas agedà en res ». — E dins la vilo, la neit vengudo, tout le mounde cerquègoun le gendre del marchand. Gaitègoun pertout, questiounègoun un floc de mounde, le pousquègoun pas descurbi unlhoc. La pauro fenno qu'un tal cop i arribavo le joun de la noço se charpavo de plourà. Les parents la counsoulègoun eut i dieu que belhèu tournarió. Mès al cap de dous outres mesis, tout le monde pensavoun que si èro pas tournat èro que vivió pas pus.

I agèc qu'elho soulo que toutjour, avió l'esper que tournarió e a toutis qu'i disión : « T'i cal pas pus pensà, aen, le faràs pas tourna viu. » respoundió : « Nani, nani, i a quicon dins ièu que me dis qu'es pas mort e que me 'l cal atendre ».

Passo un anh, passo dous ans; la pressavoun de se cercà un autre ome e l'amic del siu paure marit i èro toutjoun per davans e per darrè ent i dien qu'ero veuso e que se poudió tourna maridà. Ne voulió pas sabe res, toutjour, i respoundio : « tournarà ». Mès passat sieis ans tournavo pas e, al cap de set ans, tracassado per tout le mounde, le rival del siu ome, soun paire e sa maire

---

de Calès lui dit : « Pauvre corbeau, je ne veux pas te tuer. A te manger, je ne prolongerais que de quelques heures ma souffrance. Vis, toi qui peux vivre » et il se remit à pleurer. Alors le corbeau lui parla ainsi : « Ne pleure donc pas. Ne te désespère pas. Je ne te laisserai pas mourir de faim sur ce rocher. Chaque jour je t'apporterai ta nourriture ». — « Eh bien, lui répondit le pauvre homme, fais de ton mieux, corbeau. Moi, tu vois que je ne pourrai jamais t'être d'aucun secours ». Dans la ville cependant, la nuit venue, tout le monde cherchait le gendre du marchand. On fouille partout, on questionne une foule de gens. On ne le trouve nulle part. La pauvre femme, à qui un tel malheur arrivait le jour même de ses noces, pleurait, se tourmentait. Ses parents essayaient de la consoler en lui disant que peut-être son mari reviendrait. Mais tout le monde pensait que s'il n'était pas déjà revenu, c'est qu'il ne vivait plus. Elle était seule à garder toujours l'espoir qu'il reviendrait. Et à tous ceux qui lui disaient : « Il ne faut plus penser à lui, vos larmes ne le ressusciteront pas, elle répondait : « Non, non, il y a en moi quelque chose qui me dit qu'il n'est pas mort et que je dois l'attendre. Deux ans passèrent. On la pressait de chercher un autre mari et l'assassin de Jean de Calès était toujours auprès d'elle, lui répétant qu'elle était sûrement veuve et qu'elle devait se remarier. Mais elle ne voulait rien savoir : « Il reviendra, s'obstinait-elle à répéter. Au bout de six ans, il n'était pas revenu. A la septième année, tracassée comme elle l'était par tous ses proches, par le rival de son mari, par son père et sa

*que se fasión vielhis e que n'avión prou de vese lhouro filho ne pensá qu'al dispariscut, en guiso de les agedà per les sousta, counsentisquèc en plouran a se dishà marida e * decidègoun * le joun.*

Dins aquèl temps, le courbàs avió pas falhit a sa paraulo e dishèc pas mouri de talhent le paure crestiá retirat sul pichou roc. Cado joun arribavo en de ço que calhó a l'ome per manjà. E aqueste, davans le courbàs, fasió le brave, le pacient, mès quand l'ausèl que le nouirissio e qu'alhoungavo le siu suplici, èro partit, se prenió a ploura coumo un mainatge e gitavo les èls e las mas dins la direcciu de capo ount èro vengut, lhènc, lhènc, delh à l'aigo, e pensavo a la sivo fenno qu'avió dishado a peno le mariatge fait. Sous abilhoments en del vent, la plèjo, coumençavoun a parti, avió barbo a la figuro que marcavo tout misero. I avió sèt ans que n'avió fait en guiso de trabalh que banhà le roc de tant que plouravo quand le famous maiti que la sivo fenno se devió tournà maridà, le courbas fousquèc al roc pus dourié que 's autris cops. Susprès de 'l vese arriba ta-lhèu, sabió pas que dire, quand le courbàs i parlèc : « Quant dounariós per estre bei de la noço de la tivo fenno que se tourno maridà ? » — E que vouldriós que te dounèssi, ieu que soun aci uno amo perdudo, que si èro pas tu, boun ausèl desempei set ans sario mort. Mès disime, si ma fenno se tourno marida, m'i pourriós pas dire en de qui ? — Escouto, te voli adoubà, ieu, s'i dièc le courbàs, en guiso d'estre le tiu fals amic que dèrme aneit en de ta fenno, es tu qu'i dourmiràs. Vous ba cal pla, sèt ans qu'ètz maridadis e sèt ans que vous plouratz toutis dous, sans vous estre planhidis al cèl de toutos las causos que vous soun arribados ! Aneit, te disi, dour-

---

mère qui s'irritaient de la voir toujours penser au disparu au lieu de les aider dans leur travail, elle consentit en pleurant toutes les larmes de son corps, à se laisser marier; et on fixa le jour du mariage.

Pendant ce temps, le corbeau n'avait pas manqué à sa parole : il ne laissait pas mourir de faim le pauvre chrétien retiré sur la pointe de son rocher. Chaque jour, il lui apportait à manger. Devant le corbeau, Jean de Calès faisait l'homme patient et brave, mais quand l'oiseau qui allongeait son supplice, était parti, il se prenait à pleurer comme un enfant, regardant vers l'horizon, tendant les mains vers le lointain d'où il était venu, pensant par delà les eaux à sa femme qu'il avait dû quitter à peine le mariage terminé. Ses habits, au vent et à la pluie, s'étaient mis en lambeaux, la barbe lui poussait : il était tout misère. Depuis sept ans il ne faisait que mouiller ainsi le rocher de ses pleurs quand, le matin même où sa femme devait se remarier, il vit arriver le corbeau plus tôt que d'habitude. Etonné de le voir si tôt, il ne savait que dire; c'est le corbeau qui lui parla le premier : « Que donnerais-tu pour être aujourd'hui à la noce de ta femme qui se remarie ? ». — « Que veux-tu que je te donne. Je suis ici comme une âme perdue et, si tu ne me secourais pas depuis sept ans, je serais mort. Mais, dis-moi, puisque ma femme se remarie, ne pourrais-tu pas me dire avec

miras en de ta fenno, mès te voli pausa uno coundiciu que te mè cal proumetre de t'i coumpourtà. Al cap d'un anh e un joun, la mitat del frut que ta fenno pourtara sara miu. — « D'après ço qu'as fait per ieu, courbàs, que vouldriós que te refusessi ? Aìn, te ba proumeti, te 'n podes fisà a ieu ». — « E be, s'i dièc le courbàs, te vas escambaishà sus l'esqueno, al rasigot de las alos e ages pas pòu, te sourtirè d'aci e te pourtarè sus la terro ». — Elh se pensavo qu'ero pas poussible qu'un courbàs age la forço dèl pourta e s'i gausavo pas metre. — Ja te pourtarè, teni-te e ages pas pòu !

S'i metèc sus l'esqueno e d'un soul cop d'alo l'anec disha sus uno muralho, deforo la mar. « Ara, i dièc, vai-te'n a l'oustal de ta fenno e aqui troubaràs le gous qu'i as dishat que jauparà e que les fara toutis lhevà de taulo ». — E le courbàs prenguèc le vol.

Ta-lhèn arribà a la portó, le gous se metèc a jaupa de countentoment e, i venguèc sauta dessus, l'amanhagavo, e tournèc dins l'oustal per querre mounde. La sirvento sièc la prumièro à sourti e counesquèc Jan de Calès; tournèc sulcop dedins en cridan : « Vostre prumier ome es tournat ». — Elho courrisquèc davans la porto e le counesquèc e s'i sautèc al colh. « Coussi va que m'as fait plourà pendent set ans, ount ères que siogues pas tournat pus lhèu ? ». E les metèc al courrent de tout ço que s'èro passat, que l'autre l'avio butat dins l'aigo per se'n debarrassà, qu'avio viscut

---

qui ? ». — « Ecoute, lui répondit le corbeau, je veux te venir en aide. Ce ne sera pas ton faux ami qui dormira cette nuit avec ta femme. Ce sera toi. Celà vous est bien dû. Il y a sept ans que vous êtes mariés et sept ans que vous pleurez, sans vous plaindre jamais au ciel des maux que vous endurez tous les deux; cette nuit, je te le dis, tu dormiras avec ta femme, mais à une condition, c'est que dans un an et un jour tu me donnes la moitié du fruit qu'elle portera » — « Tu as déjà tant fait pour moi, Corbeau, que je ne veux rien te refuser. C'est promis, tu as ma parole ». — « Alors, lui dit le corbeau, monte sur mon dos, à la racine des ailes N'aie pas peur : je vais t'enlever de ce lieu et te déposer sur la terre ferme ». — Jean de Calès ne trouvait pas vraisemblable que le corbeau pût avoir la force de le porter et, comme il hésitait à l'enfourcher : « Je te porterai bien. Tiens-toi à mes plumes et n'aie pas peur ».

Alors il monta sur le dos du corbeau qui, d'un seul coup d'aile, le déposa sur une sorte de muraille, loin dans les terres. « Maintenant, lui dit le corbeau, va à la maison de ta femme. Tu y trouveras le chien que tu y as laissé : il aboiera et, à sa voix, tout le monde se lèvera de table ». Et le corbeau s'envola.

Quand Jean de Calès arriva devant la porte de sa maison, le chien se mit à aboyer, à sauter autour de lui en signe de joie et, après lui avoir ainsi fait fête, il rentra pour avertir les gens qui étaient à l'intérieur, qu'il y avait du nouveau. Ce fut la servante qui sorti la première. Elle reconnut aussitôt son maître et se mit à crier, s'adressant à la femme de Jean de Calès : « Madame, votre premier mari est de retour ».

dins un autre païs e que juscos aqui n'aviò pas agut oucasius de se'n tourna.

Le bel paire cridèc : « Te voli enterrà abans demà, assassi, d'avé gitat te miu gendre a l'algo ». Fasquègoun mounta un lenhé, l'alumoun e i boutegoun le segound ome de la filho del marchand. Coumo les autrès éroun déjà maridadis n'agègoun pas besoun de se tournà maridà per anà passa la neit en de la sivo fenno.

Praquò, elh, jamès après aquel maridatge, èro pas del tout countent. Elho toutjoun i disiò: « Es pas urous aci? perqué es pas countent; tant que t'e plangut e tant qu'as soufert e aro res nou te manco. Podes pas prene per causo que te soun pas estado estacado, que t'e gardat pendent set ans, dins le theit, la plaço que t'èro degudo ». — Mes nou, es pas aquò, i disiò Jan de Calès. Es la fenno que merites la mes del mounde d'estre aimado ». — « Alavetz ? ». Elh gausavo pas i dire le pati fait en del courbàs. I respondiò qu'aviò taloment soufèrt que poudiò pas èstre del tout urous.

Al cap de quelque temps, agègoun un goujat. La fenno poudiò pas estre pus countento e te pregavo cado joun de pas pensà a ço qu'aviò estat. Mès res i fasiò pas : pensavo toutjoun al pati fait en del courbàs. Elh ba vouliò pla donnà de boun cor, mès èro

---

Celle-ci courut vite à la porte et sauta au cou de son mari : « Comment se fait-il que tu m'aies fait pleurer pendant sept an ? Où étais-tu que tu ne sois pas revenu plus tôt ? Et lui, de mettre tout le monde au courant de ce qui s'était passé : Il raconta comment son rival l'avait poussé à l'eau pour se débarrasser de lui, comment il avait vécu dans un pays inconnu et par quel miracle il avait pu enfin revenir.

Le beau-père, cependant, criait, cherchant des yeux celui qui avait voulu prendre la place de Jean de Calès : « Assassin, c'est donc toi qui l'as jeté à l'eau, je veux qu'on t'enterre avant demain ». Ce fut un bûcher qu'on dressa; on l'alluma, on y mena le coupable Quant aux deux jeunes gens, on n'eut pas besoin de les marier, ils l'étaient déjà et ils allèrent se coucher.

Pourtant, Jean de Calès, bien qu'il eût retrouvé sa femme, ne paraissait pas tout à fait heureux. Elle lui disait toujours : « N'es-tu pas heureux ici ? Pourquoi es-tu triste ? J'ai tant pleuré, nous avons tant souffert, et maintenant, que te manque-t-il ? Tu ne peux pas me reprocher de t'avoir été infidèle. Ne t'ai-je pas gardé, dans ma couche, la place qui t'est dûe ? ». — « Ce n'est pas celà, répondait Jean de Calès, tu es la femme qui mérite le plus d'être aimée » — « Qu'y a-t-il donc ? ». Mais il n'osait pas lui dire qu'il avait fait un pacte horrible avec le corbeau. Il se contentait de répondre qu'il avait tellement souffert, qu'il ne saurait jamais plus être tout à fait heureux.

Au bout de quelque temps, ils eurent un enfant. La femme était au comble de la joie et elle suppliait son mari de ne point toujours penser à ses peines passées. Mais lui, rien ne pouvait le distraire de l'angoisse que lui donnait le pacte conclu avec le corbeau; il acceptait de tuer son enfant, mais il ne pouvait supporter la pensée de faire une telle peine à sa femme. L'en-

per la pèno qu'anavo fai a la sivo fenno ! Le goujat venguèc pla poulit e la filho se'n fasió fèsto e dèja avió tres mesis.

Al cap d'un anh e un joun, èro le gros cop qu'i demouravo a fai. Calió que prenguèsse la coutèlo per parti ço qu'avió de pus car al mounde per elhis dous. E coumo " d'efeit " le joun counvengut dins le pati arribèc e le courbàs fousquèc aqui que se pausèc sus la finestro per deforo; elh sulcop i anèc durbi e prenguèc la coutèlo grosso e le siu goujat que dourmissió dins la bresso. Pausèc le goujatet sus la taulo e l'anavo parti, que dejà per tene paraulo al courbas avió theval le coutelh e d'un cop d'èlh gaitèc ount calió pourta le cop, quand l'ausèl se metec entremièg en entravetsan le colh jous la coutèlo ent i dien : « Que fas, malurous ? » — « Ço qu'es counvengut entre nous autris dous ». — « Pauso aquèl coutelh. Aqui acabi de vese le boun cor qu'as tu. E be, ço que tu gausos apelha toun degut, malurous, l'aviós déjà pagat abans que ieu sul roc te tournegui ço que me fasquégues. Te souvenes del cop que passègues a-n-un tal vilatge, que troubègues uno caisho de mort sus un mount de fens. Paguègues un deute as parents per fai enterrà le paure mort, e be, te ba voli pla dire, es ieu qu'eri dins la caisho. Qu'aquel goujatet vengue pla grand e que siogue toun bounur a tu e a ta fenno e apreni que toutjoun se retrobo quicon que fousquèc pla fait.

E d'aquel cop en davans, dlavetz ne fousquègoun countentis, elh e la sivo fenno, a tal punt qu'elh demandèc de fai une festo

---

fant avait déjà trois mois et sa mère s'émerveillait de le voir si beau.

Une année et un jour s'étant écoulés, il lui fallut songer à accomplir sa promesse. Il prit un coutelas pour sacrifier ce qui était, pour sa femme et pour lui, le plus grand des trésors. Le corbeau arriva le jour dit et se posa dehors, contre la fenêtre. Jean de Calès alla lui ouvrir aussitôt et il s'approcha de l'enfant qui dormait dans son berceau; il le mit sur la table, il leva le coutelas, cherchant de l'œil la place où il le frapperait... Mais voici que le corbeau vient brusquement se placer sous le coutelas, protégeant ainsi l'enfant. « Que fais-tu, malheureux ? » — « Ce qui est convenu entre nous » — « Pose donc ce couteau; je vois maintenant que ton cœur est bon. Mais ce que tu appelles ta dette, tu l'as déjà payée. C'est moi qui, sur le rocher avais à m'acquitter envers toi. Te souviens-tu du jour où, passant dans un village, tu vis sur un tas de fumier un cercueil qu'on y avait exposé ? Tu donnas aux parents du mort l'argent qui leur manquait et grâce à toi le mort fut enterré. Sache que le mort qui était dans ce cercueil, c'était moi. Adieu. Je souhaite que ton fils devienne grand et qu'il continue à faire tout votre bonheur. N'oublie pas que les bienfaits ne sont jamais perdus ».

Jean de Calès et sa femme, à partir de ce jour, devaient connaître un bonheur sans mélange, et pour commencer, ils donnèrent une grande fête où ils firent éclater leur joie. Cette fête

de la joio de touto faishou maravilhouso e ieu qu'eri pr'aqui m'invitègoun pas.

Passi per un prat,
moun counte es acabat.
Passi pel finestrou,
m'escuibri tout le coutilhou.
Passi per un rastoulh,
m'escuibri tout le c.....
Passi per l'atardou,
rette coumo 'n bilhou.

---

fut merveilleuse. Mais ils ne m'y invitèrent pas, bien que je fusse dans les environs :

Je passe par mon pré,
Mon conte est achevé.
Je passe par la petite fenêtre.
Je déchire mon tablier.
Je passe par l'aire :
Je m'égratigne le derrière.
Je passe dans l'automne
raide comme un gourdin.

GLOSSAIRE

abiaissat : adroit, dégourdi.
arroussegat : entraîné.
escanan (en **s'**) : en s'épuisant à.
avege : atteindre, dérivé probablement de « aver ».
rememouriat : repris son sang-froid.
despouderat : impuissant.
douna a tout perdut (se) : se considérer comme perdu.
charpavo (se) : se tourmentait à pleurer; se déchirait, s'écharpait; dérivé de « **charpo** », « **cherpo** », écharpe.
aën ou **aïn** : allons !
soustà : soulager, aider.
escambaisha (s') : se mettre à califourchon, au propre : écarter les jambes.
rasigot : (**de las alos**) : diminutif de **rasic**, racine; à la naissance des ailes.
amanhagavo : caressait
lenhè : bûcher
pati : pacte, convention.
parti : partager.
atardou : peut être **tardou** : automne.
bilhou : gros bâton.

Note. — Les gallicismes sont assez nombreux dans « Jean de Calès », nous les avons marqués dans le texte même, d'un *astérique.*

R. N. et L. A.